

Un pécule qui vaut bien une entorse à la tradition

Dans le district rural de Rustaq, en Afghanistan, un projet suisse crée des activités génératrices de revenus pour les femmes. Ainsi, des centaines de villageoises se sont lancées dans la culture de légumes ou la préparation de conserves. Une partie de leur production sert à améliorer et à diversifier l'alimentation familiale. Le reste est commercialisé.



Terre des hommes

De petits pas sur le chemin de l'égalité

Les talibans avaient privé les Afghanes de leurs droits et de leurs libertés. Depuis la chute de ce régime en 2001, la condition féminine s'est améliorée.

L'égalité des sexes est désormais inscrite dans la Constitution. Les femmes occupent 28% des sièges au Parlement et trois postes ministériels. Leur participation au marché du travail atteint 29%.

Cependant, la violence domestique et les pratiques néfastes, comme le mariage précoce, restent largement répandues. De nombreuses femmes n'ont toujours pas le droit de se déplacer librement.

Par contre, les filles ont retrouvé le droit à l'éducation qui leur était refusé sous le régime des talibans. Leur taux de scolarisation est de 45%, contre 64% pour les garçons.

Certains groupes de femmes sont spécialisés dans le maraîchage. D'autres, comme ci-dessus, se chargent de mettre en conserve les légumes récoltés.

(jls) Habiba est mère de six enfants. Elle vit dans le district de Rustaq, au nord-est de l'Afghanistan. Depuis son mariage à l'âge de 13 ans, elle restait confinée entre les quatre murs de sa maison, se consacrant aux tâches domestiques et à l'éducation des enfants. Mais, en 2014, elle a appris que des femmes du village avaient formé un groupe, dans le cadre d'un projet suisse, afin de cultiver des pommes de terre. Avec l'autorisation de Showali, son mari, Habiba les a rejointes. On lui a donné 300 kilos de plantons et deux sacs d'engrais pour démarrer. Durant la première saison, la nouvelle cultivatrice a récolté 1,5 tonne de pommes de terre, ce qui lui a rapporté 17000 afghanis (environ 250 francs). Cette somme a permis de rembourser un emprunt contracté auparavant par Showali pour ouvrir un petit commerce. N'ayant

plus d'intérêts à payer et disposant de deux revenus, le couple s'en sort beaucoup mieux aujourd'hui. Il peut même mettre un peu d'argent de côté. « Grâce à ces activités génératrices de revenus, les femmes ont apporté de réels changements au sein de leurs familles », se réjouit Habiba.

Vaincre les résistances culturelles

Le district de Rustaq est une région pauvre et montagneuse. Les habitants pratiquent une agriculture de subsistance qui ne suffit pas à couvrir leurs besoins alimentaires. Bien des repas ne sont composés que de riz et de pain. Un projet de la DDC, mis en œuvre par Terre des hommes, veut améliorer les conditions de vie de la population, notamment en diversifiant ses sources de revenus et en augmentant la production agricole.

Depuis 2012, un volet de ce projet est axé sur les femmes. Il crée à leur intention des activités génératrices de revenus, en veillant à ce que celles-ci soient culturellement acceptables. Dans les zones rurales d'Afghanistan, la vie sociale obéit en effet à des normes sociales très conservatrices. « En principe, les hommes ne tolèrent pas que leur épouse sorte de la maison et joue un rôle, quel qu'il soit, dans la société », note Mélanie Büsch, au bureau de la coopération suisse à Kaboul.

Au début, il a donc fallu sensibiliser les hommes, en leur montrant la plus-value que pouvait représenter le travail des femmes pour les ménages. « Nous avons expliqué aux leaders communautaires et religieux que notre projet n'allait pas à l'encontre de leurs croyances, que notre but était simplement d'accroître la sécurité alimentaire », indique Sylvain Fournier, délégué de Terre des hommes en Afghanistan.

Activités collectives ou individuelles

À ce jour, 28 groupes de femmes ont été constitués dans les villages du Rustaq. Ils réunissent au total quelque 700 membres. « Pour certaines activités, comme la production et la conservation de légumes, il est nécessaire que les participantes travaillent ensemble en dehors de leurs foyers », explique Mohammad Emal Saraj, chef adjoint du projet. Les groupes spécialisés dans le maraîchage ont été équipés de serres en plastique qui leur permettent de cultiver des légumes toute l'année : ils récoltent par exemple des piments, des concombres ou des tomates au printemps, puis des haricots blancs, du chou-fleur et du chou en été, enfin de la laitue, de la coriandre et des épinards durant la saison morte. D'autres groupes mettent ces légumes en conserve ou produisent des semences. De leur côté, quelque 2700 femmes mènent des activités individuelles à leur domicile. Elles stérilisent du lait, récoltent de la laine de cachemire ou trient des semences.

L'une des difficultés a été de trouver une experte pour former les participantes. « La communauté n'aurait pas admis que cette personne soit de sexe masculin, car les femmes ne doivent pas côtoyer des hommes dans l'espace public », relève Mélanie Büsch. Il était toutefois impossible de trouver en Afghanistan une agronome qualifiée et prête à s'installer dans cette région reculée. C'est finalement au Tadjikistan voisin que le projet a déniché la perle rare.

Changement de mentalité

« Ces activités ont permis d'améliorer et de diversifier l'alimentation de la population », constate Mohammad Emal Saraj. « En effet, les cultivatrices



Terre des hommes

Grâce aux serres, davantage de légumes peuvent être cultivés tout au long de l'année.

utilisent leurs légumes en priorité au sein de la famille. Elles vendent le reste au marché et en tirent un petit revenu. » Ce pécule oscille entre 150 et 250 dollars par an.

Dans les villages concernés, les femmes ont aujourd'hui davantage de liberté de mouvement qu'ailleurs et sont plus impliquées dans leur communauté, se félicite Sylvain Fournier : « Les mentalités ont évolué en quatre ans. L'argument du porte-monnaie a certainement joué un rôle. Dans la mesure où les femmes apportent de l'argent à la maison, les maris veulent bien passer sur certaines normes sociales et culturelles pour le bien de leur famille. » Cette tolérance a toutefois encore des limites. Seules 15% des femmes sont autorisées à se rendre elles-mêmes au marché de Rustaq pour écouler leurs légumes. Les autres ont deux solutions : soit elles demandent à un membre masculin de la famille de s'en charger, soit elles vendent leur production à un commerçant qui passe de village en village.

Les bénéficiaires du projet ont voulu apprendre à lire, écrire et calculer afin de pouvoir comptabiliser leurs gains et consigner par écrit leur activité commerciale. Avec le soutien du ministère de l'éducation, elles ont créé des classes d'alphabétisation réservées aux femmes dans trois villages. ■

Pauvreté rurale

Bien que 12% seulement du territoire national soit cultivable, l'économie afghane est fortement dépendante de l'agriculture : ce secteur fait vivre 61% de la population. La moitié des ménages ruraux ne commercialisent pas leur production, mais pratiquent une agriculture de subsistance. Ce sont les plus durement affectés par les variations saisonnières. Les hivers sont souvent longs et rigoureux. Pour survivre jusqu'au printemps, une grande partie de ces petits paysans doivent vendre des têtes de bétail, trouver un emploi en dehors de l'agriculture ou emprunter de l'argent. La pauvreté frappe particulièrement les régions montagneuses, où le mauvais état des routes et l'accès difficile aux marchés s'ajoutent aux aléas climatiques et aux catastrophes naturelles.